

ETC



Des mondes et une Biennale à repenser 53^e Biennale de Venise 2009. 7 juin — 22 novembre 2009

Maité Vissault

Number 87, September–October–November 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vissault, M. (2009). Review of [Des mondes et une Biennale à repenser / 53^e Biennale de Venise 2009. 7 juin — 22 novembre 2009]. *ETC*, (87), 62–64.

Des mondes et une Biennale à repenser

53^e Biennale de Venise 2009, 7 juin – 22 novembre 2009

Entre les deux Lions d'or pour leur carrière décernés à Yoko Ono et John Baldessari, le Lion d'or du meilleur pavillon est revenu à Bruce Nauman pour les États-Unis et celui du meilleur artiste à Tobias Rehberger. Ces deux « célébrations » reflètent parfaitement l'atmosphère générale de la 53^e Biennale de Venise, dirigée cette année par Daniel Birnbaum, recteur de la célèbre Stedelschule de Francfort. D'un côté, *Topological Gardens*, signé Nauman, expose un carrousel de mains et de têtes, néons et sons, topologies et fontaines. Éclaté sur trois lieux, dans et hors des Giardini, ce geste magistral imposant au caractère rétrospectif rend hommage à une série dont l'esthétique sculpturale comme le propos s'enracinent dans les années 80. De l'autre, Rehberger

en croire le commissaire, de faire de la Biennale un laboratoire de nouvelles réalités – les artistes contribuant à travers leurs visions à la construction de mondes futurs. Avec un tel programme, on peut s'attendre un peu à tout et nourrir l'espoir de voir émerger ça et là un élan, une dynamique salvatrice, révélant la capacité de l'art à créer de nouvelles utopies communautaires. Mais malheureusement, l'exposition reste dominée par une succession de gestes plus ou moins historiques, d'imposantes installations, qui, à la rigueur, évoquent un géant cabinet de curiosités. Loin, donc, du lieu expérimental où se créent des « processus dynamiques »², les œuvres exposées se perçoivent comme autant de cosmos indépendants, hermétiques, qu'aucun « virus » contemporain ne vient remettre en question : Gordon Matta Clark, Yona Friedman,



– professeur de sculpture à la Stedelschule, ce qui n'est sûrement pas un hasard – conçoit un café psyché d'ambiance Op-art dans lequel un enchevêtrement de bandes géométriques colorées et de miroirs vient dérouter l'espace et la perception. D'une part, donc, le signe ostensible d'une tendance à la muséification qui ne gangrène pas aujourd'hui uniquement la Biennale de Venise, mais l'ensemble du monde de l'art contemporain et de l'autre, une ovation au design et à l'installation – de l'art comme espace créateur de sociabilité. Ces deux univers exhibent – en ces temps proclamés de « crise » – autant la fébrilité du monde de l'art qui se retire derrière des valeurs sûres, de grands noms et des formules éprouvées, que sa capacité à générer avec maestro et surenchère de moyens un grand spectacle¹.

Fare Mundi / Making Worlds

Faire des mondes, telle est la devise de ralliement choisie par Birnbaum, un clin d'œil à Nelson Goodman, dont l'objectif est, à



Aleksandra Mir, *Venezia (all places contain all others)*, 2009.
Photography: Medioimages, Photodisc Getty Images

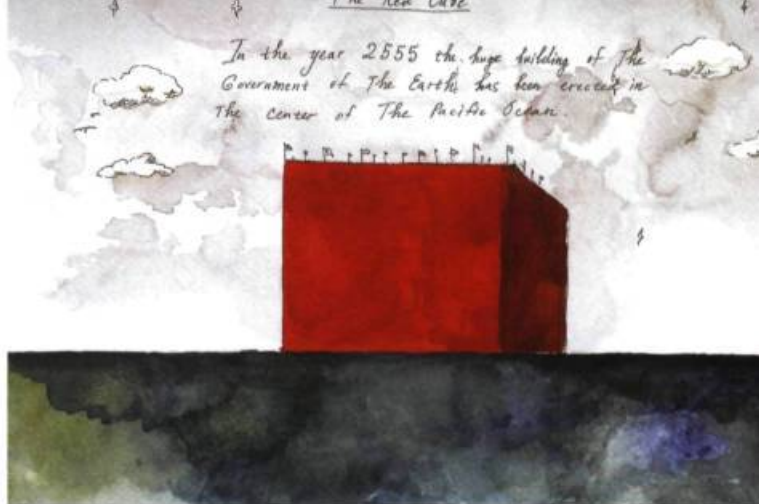
veziaveneziavenezia venezia venezia

Tomas Saraceno, Gutaï, Öyvind Falström, Tayou, Wolfgang Tillman, Huang Yong Pink, Pistolletto, etc.

L'arsenal se résume à une succession éclectique de mondes parallèles dont l'enchaînement élégant, voire ennuyant, ne provoque guère de chiasmas. Quant au pavillon de la Biennale – ex pavillon italien rebaptisé –, les connexions, du fait de la structure spatiale plus labyrinthique, se font plus denses, moins linéaires, extirpant de temps en temps – trop rarement – le spectateur de son immersion contemplative pour le plonger dans un dialogue entre différentes cultures et identités dont le mouvement n'est plus parallèle mais transversal, horizontal et vertical. On peut citer, dans le registre de l'imaginaire, les dessins visionnaires de Pavel Pepperstein, qui font rêver au paysage de la société future, planétaire et aérienne, ou encore les collages surréalistes d'Anja Dodiya. C'est cependant avec *Venezia (all places contain all others)*, d'Aleksandra Mir, que le visiteur se transforme enfin en acteur. Placés dans le sas reliant le café conçu par Rehberger et la librairie de Tiravanija, quelques présentoirs de cartes postales proposent au visiteur des vues de Venise un peu spéciales. Mir a rassemblé là des images-clichés du monde entier et offert un commentaire critique non seulement de l'espace stéréotypé de la société du loisir, mais aussi, par métaphore, du phénomène des Biennales, Venise étant le zénith de ces deux propositions. Or, parce que le visiteur avide emporte ses cartes postales préférées avec un sourire amusé, *Venezia* est aussi un espace généreux de transition, de communication, d'échanges et de connexions où se créent, justement, de nouvelles réalités en devenir³. Le projet de « monde » proposé par Mir n'est ni un prototype, ni un modèle, mais bien une mise en œuvre.

Pavillon à vendre

Bien entendu, la Biennale de Venise n'est ni la documenta, ni la Manifesta et son propos ne se réduit pas à l'exposition, même monumentale, de son directeur. Même si le débat fait toujours rage sur la pertinence du maintien des pavillons nationaux, ceux-ci offrent finalement à la Biennale ses enjeux les plus contemporains. Les propositions nationales, bigarrées et de plus en plus tentaculaires⁴, sont à chaque fois un défi lancé à l'idée d'identité



nationale, d'internationalisation et de mondialisation. De cette manière, eux aussi « font et défont des mondes » et ce n'est pas le propos le moins intéressant de cette Biennale.

L'un des commentaires les plus réussis de l'esprit du temps est celui du pavillon nordique couplé au pavillon danois orchestré par Elmgreen & Dragset et mis en scène par 24 artistes, dont Elmgreen & Dragset eux-mêmes, Cattelan, Tom of Finland, Tillmans, Bijl, Klara Lindén, Sturtevant. « Mort à Venise », Mr. B, collectionneur, git dans sa piscine, au fond de l'eau, sa Rolex et un paquet de cigarettes; dans sa villa moderne de villégiature italienne, cube de verre et de béton meublé de design scandinave et d'œuvres d'art, se pavanent encore ses amants. Non loin de là, le pavillon danois est à vendre. Un agent immobilier vous conduit de pièce en pièce, racontant le drame d'une famille de collectionneurs compulsifs. « *I was a privileged Child. We were a typical "kernefamilie", a danisch nuclear family* ».

Elmgreen & Dragset répondent là avec une forte dose de sarcasme à l'exercice du pavillon national, tirant le portrait de la société nordique, de ses intérieurs design et propres, de son hypocrisie sociale, tout autant que celui de l'époque – la décadence d'une dynastie, la nôtre ? Celle du boom du marché de l'art ? De ses collectionneurs et du gros capital ? Ils soulignent aussi la perte des repères, des limites, la dissolution des frontières entre espace privé et espace public, l'identité nationale et la détermination internationale qui régissent les « grandes » sociétés capitalistes et leurs cultures.

De manière plus radicale, mais tout aussi évocatrice, Roman Ondák pour le pavillon tchèque et slovaque, efface littéralement les périmètres qui délimitent l'intérieur et l'extérieur du pavillon en continuant le jardin – là aussi, parfaite illusion de l'impossibilité de définir des identités, si ce n'est par mimétisme. À contrario, beaucoup de contributions aux pavillons nationaux établis de longue date s'attardent à révéler l'architecture et offrent, de façon plus ou moins réussie, un pathos moderniste au discours des nations. Du côté des réussites, Haegue Yang orne le pavillon coréen d'un mikado de stores vénitiens flottant au vent, tandis que du côté des dérapages, Liam Gillick transforme le pavillon allemand en cuisine IKEA hantée par un chat bavard – l'esprit moderniste de la cuisine en kit évoque la cuisine Schütte-Lihotzly, devant contrecarrer l'ordre rigide et hiérarchique du pavillon nazi. Et Claude Lévêque fait du pavillon français une prison – *Le grand soir* – révolutionnaire.

Impossible évidemment de rendre compte de la multitude des propositions, qui vont de la promotion de l'espace urbain pour la première participation des Émirats Arabes, de l'enjeu politique d'une reconnaissance du territoire pour la Palestine et des enjeux historiques et sociaux des Pays de l'Est, aux représentations hybrides micro et macropolitiques de Fiona Tan pour la Hollande, et à celles, cinématographiques et picturales, de Mark Lewis pour le Canada. Toutefois, si cette biennale est hantée par quelque chose, c'est bien par la question de l'identité. En effet, pour la plupart des pavillons, les différences d'approches esthétiques et thématiques

Aleksandra Mir, Venezia (all places contain all others), 1 million postcards for free distribution, 2009, vue d'installation. Photo: Monité Vissault



Pavel Pepperstein, Landscapes of the Future 2555, 2006, Aquarelle et



Maurizio Catellan, Pavillon du Danemark.

restent symptomatiques d'une projection plus ou moins grossière d'un identitaire culturel, quelle qu'il soit, endommagé, national, international, historique et politique. Pour le dire avec les mots de Pierre Tap : « L'identité n'est pas un état ou un avoir, elle ne se saisit que dans la crise et ne se maintient que par la prise (prise en charge, prise de position, de rôle ou de parole). Elle trouve sans cesse appui sur de nouvelles identifications⁶. »

Ainsi, si cette biennale dans son ensemble a un mérite, c'est bien d'être ancrée dans l'incertitude du *zeitgeist*, aux confins des mondes organiques, des architectures spatiales, du « disegno » de *Making Worlds* et des enjeux identitaires anachroniques et pluralistes des pavillons. Dans ce magma informel où se mêlent visions modernistes et post-postmodernistes, elle semble nous dire cependant que repenser l'identité en temps de crise est peut-être l'élixir d'un monde en quête de nouvelles utopies.

MAÏTÉ VISSAULT

Maïté Vissault est historienne de l'art contemporain, critique et commissaire d'exposition, et partage son temps entre Paris et Berlin. Diplômée en Science politique et en Histoire de l'art, elle a soutenu une thèse sur la question de l'identité allemande à travers la réception de l'œuvre de Joseph Beuys. Ses multiples travaux sont plus particulièrement motivés par une approche critique de l'art contemporain et des relations que celui-ci entretient avec le contexte politique, économique et social qui l'entoure.

NOTES

- ¹ Il est significatif de noter que le pavillon américain est conçu comme un triptyque et s'étale dans trois lieux : le pavillon traditionnel à Giardini, l'Université de Venise à Tolentini et l'Université Ca' Foscari. Cet éclatement du pavillon hors des lieux officiels est symptomatique d'une surenchère de la monstration envahissant toute la ville. Une vue d'ensemble est de fait devenue presque impossible. En cela, la Biennale de Venise, malgré sa spécificité, se met au diapason des autres événements internationaux de ce type. Cf. Maïté Vissault, « Syndrome ou *Zeitgeist* : Biennales et Foires d'art contemporain au moment de leur totale prolifération. », *Bruxelles, L'art Même*, n° 34, 1^{er} trimestre 2007, p. 5-8.
- ² Massimilino Gioni, entretien avec Daniel Birnbaum, « Construire des mondes », *artpress*, n° 357, juin 2009, p. 31.
- ³ Un million de cartes postales ont été imprimées. Le dispositif est présent dans le Pavillon et dans l'Arsenal, mais dans ce dernier lieu, les cartes sont présentées dans des cartons, perdant là une part de la complexité des connexions qui se jouent dans le sas du Pavillon.
- ⁴ Soixante-dix-sept nations prennent part à la manifestation. Tandis que le Giardini reste occupé par les « anciens », les « nouveaux » arrivants s'installent dans la ville, dans ses appartements, palaces, magasins et églises.
- ⁵ Jacob Fabricius, « *Hidden Secrets in Brick Houses* », *The Collectors*, calendrier accompagnant l'exposition du pavillon danois et des pays nordiques, n. p.
- ⁶ Pierre Tap, in Fernando Gil, Nicole Sindzingre, Pierre Tap, « Identité », *Encyclopædia Universalis*, 1990, p. 899.